

Caïman à l'École (1966-1980)

Jean-Louis Biget

Nostalgie d'une jeunesse enfuie ou désir de témoigner, chacun revient dans son âge mûr vers le passé. Une confrérie de cloutiers, cohorte d'historiens et de géographes, a souhaité se rappeler son passage à Saint-Cloud, voilà quelques décennies. On doit cette initiative heureuse à un quarteron de mousquetaires de la promotion 1969, Alain Nonjon, Robert Benoît, Daniel Pabion et Philippe Oulmont ; à ce dernier revient le mérite de l'avoir concrétisée ; nos remerciements et notre reconnaissance lui sont acquis. Il m'a très aimablement requis d'exposer, en parallèle, les souvenirs que ma mémoire conserve des années 1966-1980 à l'École. Je vais tenter de tenir la gageure.

Toulouse

Agrégé à l'été 1961, j'ai quitté Saint-Cloud avec regret. Je fus immédiatement convié à tester ma pédagogie au lycée de garçons de Bergerac (non loin de Monbazillac !). Le service militaire m'arracha, l'année suivante, à la riante vallée de la Dordogne. Bien que la guerre d'Algérie fût terminée, je la poursuivis, visitant la Normandie en rampant, ratissant les oueds et contrôlant les mechtas isolées dans le Cotentin : nos supérieurs avaient peine à adapter leur vocabulaire à l'hexagone ; après quoi, la patrie utilisa mes compétences et fit de moi un gestionnaire du matériel technique de l'Armée de l'Air. En décembre 1963 je retrouvai mon milieu naturel dans le lycée d'un quartier populaire de Toulouse. Je me félicitai de compter dans mon auditoire un international junior de basket et puis Alain Mosconi, recordman du monde du 400 mètres nage libre. En ce temps-là le prolétariat, indigène ou hispanique, croyait encore à la promotion par l'accès à l'enseignement. Les élèves étaient sympathiques, disciplinés et attentifs. Entre Saint-Sernin, le Capitole et la Garonne, entre le T.F.C. et le Stade toulousain, j'appréciais beaucoup la cité des violettes, célébrée par Nougaro.

Cependant, je fus rapidement victime de Christian Fouchet, promoteur d'une réforme séparant premier et deuxième cycle des études secondaires. Confiné entre secondes et terminales, au prétexte de mes beaux diplômes, je fus privé de la spontanéité, de la vivacité et de la curiosité des « petites classes ». En outre, désormais « rôdé », je pris conscience que, nonobstant la récurrence des réformes ministérielles, je me trouvais sans rémission condamné à répéter les mêmes programmes jusques à ma retraite et que donner une forme « moderne » à mon enseignement ne changerait que peu de choses à ce destin. Hors de toute perspective de « carrière », dans le seul but de m'aérer l'esprit, je résolus de me lancer dans un travail de recherche.

Un médiéviste à Saint-Cloud (1966)

J'étais fasciné par les cathédrales et leur multitude d'images, souvent mystérieuses ; surtout, j'avais découvert à l'École, avec Jacques Le Goff – qui nous préparait au hors-programme de l'agrégation, étendu cette année-là pour notre instruction, à l'Antiquité et à la période médiévale- « un autre Moyen Âge », bien plus attractif que celui – solide, mais tristounet – laborieusement dispensé par la Sorbonne. La Faculté des Lettres de Toulouse comptait un médiéviste de bonne renommée, Philippe Wolff, qui avait été l'élève de Marc Bloch. Il me reçut avec courtoisie, me permit de choisir mon terrain de thèse (Albi, dont mon épouse était originaire), puis me laissa me débrouiller, attendant de voir si je surnageais.

Je demeurais un médiéviste un peu tendre lorsqu'au printemps de 1966 Daniel Roche, alors maître-assistant à l'École, m'écrivit (on vivait alors sans téléphone, ni internet) qu'un poste d'assistant en histoire du Moyen Âge allait être créé. Il me demandait si j'étais intéressé. C'était l'heureux temps de la cooptation et du recrutement parmi « les produits de la ferme ». Ma bonne mine et (je l'espère) l'estime d'Henri Canac, le Secrétaire général, âme de la Maison, et celle de François Morand, biogéographe et Daniel Roche, moderniste, m'avaient valu cette proposition. Après réflexion, je l'acceptai, sous la condition d'être un turbo-prof à l'envers, de pouvoir - au moins à titre provisoire - résider à Albi ; en effet, mon épouse, également consacrée aux tâches des pédagogues, n'avait pu demander dans les délais sa mutation pour la région parisienne.

Dans les années 1950-1970, au cœur des « Trente Glorieuses », Saint-Cloud a connu des mutations importantes. Outre la construction (entre 1960 et 1962) d'une résidence nouvelle, avenue Pozzo di Borgo, ce furent en 1956 la promotion des élèves au rang de fonctionnaires, avec le salaire afférent (quoique peu mirobolant, il était bienvenu), puis la constitution d'un personnel d'enseignants permanents. Quand j'étais élève, de 1957 à 1961, le statut des caïmans n'avait pas encore évolué. L'administration sélectionnait pour un an ou deux un agrégé récent, voué prioritairement à l'encadrement des agrégatifs. En histoire, après Jean Jacquart et Michel Vovelle, se succédèrent ainsi Pierre Guillaume et Jacques Léonard. Vint ensuite Daniel Roche, pour un bail déjà plus long : 1961-1969. Dans toutes les disciplines littéraires, aussi bien que dans les scientifiques, se constitua progressivement un corps de titulaires, lesquels ont conduit pendant cinq ou six lustres bien des promotions à l'agrégation. Je me suis inscrit dans ce contingent. On divise arbitrairement l'histoire en quatre périodes chronologiques ; Daniel Roche couvrait évidemment le champ des XVI^e-XVIII^e siècles, le doyen Lévêque et Serge Berstein assuraient l'ancienne et la contemporaine, le Moyen Âge restait en déshérence ; je vins combler cette lacune. Je ne l'ai jamais regretté.

Je pris mes fonctions d'assistant autour de la mi-octobre 1966. À cette époque, des ministres inattentifs toléraient encore que les enseignants, ces budgétivores paresseux, eussent des vacances surabondantes ; heureusement ce laxisme coupable a connu sa fin. J'avais l'impression de ne jamais avoir quitté l'École, la parenthèse des cinq dernières années se refermait. Du reste, je fus immédiatement sollicité de rentrer en mêlée par Germain Boutillier, le professeur d'éducation physique, afin de pallier un manque d'effectifs. Je repris volontiers du service dans le XV de Cloud, auquel j'avais déjà appartenu quand j'étais élève.



L'équipe de Cloud 1968-69. Debout de gauche à droite, Frétellière 3^e, Pech 6^e, Biget 7^e, Pamiès 8^e.

Pour défendre l'honneur de l'École sur le gazon (si l'on peut dire) de Bagatelle, je fixai mes cours au mercredi matin, l'après-midi de ce jour étant consacré au sport universitaire. Je notai avec jubilation la stupéfaction d'agrégatifs peu familiers des « grounds », lorsqu'au milieu de mes exercices oraux, le Narbonnais Remy Pech, futur président de l'Université Jean-Jaurès à Toulouse, passa la tête dans la porte pour me demander : « Tu joues ce soir ? » ; nous étions, je crois, deux piliers assez solides. Quelques années plus tard, en 1972-1973 me semble-t-il, j'eus la grande satisfaction « d'instrumenter » dans une équipe de rugby qui comptait six agrégatifs d'histoire (Espalieu, Hureau, Lafon, Polivka, Vernet et Werth) et un agrégatif de géographie (Pabion). Tous franchirent allègrement l'obstacle de l'agrég, vérifiant l'adage *mens sana in corpore sano* ; le rugby d'alors favorisait la combativité maîtrisée. Ce compagnonnage dans les gadoues hivernales renforçait l'amitié qui m'unissait aux élèves. Il dut malheureusement s'interrompre après que je fus victime d'un claquage violent. Ce jour-là, le match était prévu pour 14 heures. Toutefois la courtoisie m'imposait de recevoir le doyen Folz, qui venait « évangéliser » les agrégatifs à partir de la même heure. Très gentil, il voulut discuter avec moi jusqu'à l'ouverture du cours. Je me mis en tenue dans la voiture qui m'emmenait en trombe à Bagatelle, mais là, faute d'échauffement, survint rapidement l'accident qui mit un terme à mon épopée rugbystique, si l'on excepte quelques matches disputés ultérieurement entre « vieux » et « jeunes » au matin du banquet annuel des anciens élèves



« Je suis le preneur de balle »

Les réunions de la rentrée de 1966 établirent mes premiers contacts avec les élèves. Lors de la réception des entrants de première année, j'entendis un de nos collègues géographes proclamer : « La promotion n'est pas bonne cette année ». Abasourdi et stupéfait, nouveau dans l'exercice, je n'osai protester ; j'en conserve encore un remords. Je pensais que les jeunes gens rassemblés devant leurs caïmans avaient éliminé nombre de leurs pareils à l'écrit, puis à l'oral du concours ; ils constituaient une élite, quelle que fut la place de chacun à l'entrée. Je me promis qu'une telle déclaration ne se reproduirait jamais.

Du point de vue de l'enseignement, l'année 1966-1967 fut pour moi une période de mise en train. Bien que fraternellement appuyé par Daniel Roche et nourri d'échanges avec Jacques Soppelsa, je me sentais bizuth. J'appréhendais un peu le jugement des agrégatifs. Avec les Première année, auxquels je faisais découvrir l'onzième siècle et le féodalisme, j'étais plus à l'aise. Quoi qu'il en fût, je tutoyais tout le monde et demandais à tous de me tutoyer, comme le faisaient Daniel Roche, et avant lui les caïmans d'histoire. D'ailleurs la tradition - au moins celle de l'association des anciens élèves - voulait que le tutoiement unisse les cloutiers de toutes générations. De plus, il me paraissait idiot de vouvoyer des jeunes gens qui n'avaient que sept ou huit ans de moins que moi (je n'avais pas encore trente ans). Enfin, pour moi, élèves et enseignants étaient des partenaires formant une équipe. Je me souvenais et je savais que la hiérarchie du savoir, la seule existant entre nous, tenait seulement à la plus grande ancienneté des enseignants et non à une essence supérieure. Pour éviter de nuire à la qualité de leurs relations avec les élèves, les caïmans d'histoire, malgré les sollicitations pressantes et répétées de la Direction, ont toujours refusé de participer au concours d'entrée. Ils avaient suffisamment entendu les élèves critiquer leurs examinateurs en termes crus pour savoir que leur ressentiment éventuel pourrait constituer un contentieux irrémédiable.

Les premiers voyages

Le voyage en Irlande : un contre-modèle

De l'année 1967 je conserve un souvenir majeur, celui d'un voyage en Irlande, commun avec Fontenay. De tels voyages étaient d'usage pour les géographes dont la formation postulait un contact, nécessaire et justifié, avec « le terrain ». En raison des liens « structurels » entre historiens et géographes, les enseignants d'histoire pouvaient être invités à ces expéditions. Ce fut le cas au printemps de 1967.

La « verte Erin » est un pays magnifique, les Irlandais sont fort sympathiques. Malheureusement, pour faire sérieux et « scientifique », la direction de notre voyage avait été confiée à un éminent professeur de la Sorbonne, spécialiste de la morphologie des littoraux. Ce dernier pérégrinait encombré de sa femme et de sa « secrétaire » (?!) ; il en résulta des scènes de vaudeville, expressives bien que muettes, car les cloutiers ne manquèrent pas de courtiser la seconde, jeune et accorte, ce qui provoqua l'ire du maître. Ce dernier assommait son public par des commentaires de géographie économique d'une rare inanité et se révéla très vite mandarin autoritaire et tyrannique plus que de raison, obligeant les participants à pique-niquer sous la pluie plutôt que dans un pub, vassalisant les assistants de l'École, principalement les géographes, menaçant aussi les historiens de les abandonner en rase campagne, parce qu'ils ne se montraient pas « aux ordres » et avaient autorisé quelques élèves à se réchauffer d'un *Irish coffee* ; notre mandarin négligeait au demeurant les temps de pause que requiert une pédagogie réfléchie. Cerise sur le gâteau, le bus passait sans s'arrêter près des sites historiques les plus célèbres, alors qu'il était probable qu'aucun d'entre nous ne reviendrait de sitôt en Irlande (personnellement, j'y revins trente ans plus tard, lors d'un autre voyage d'études).

Certains élèves, adeptes du canular, cherchèrent à sonder la science du grand professeur. Ils transportèrent un galet bien rond au sommet d'une mégafalaise ; feignant de le découvrir fortuitement en ce lieu, ils demandèrent au maître comment il se faisait que ce galet se trouvait en cet endroit. Mobilisant les arguments, le grand savant commença d'élaborer une explication ; il se serait définitivement ridiculisé si une collègue de Fontenay n'avait vendu la mèche un peu trop tôt. Malgré cet intermède réjouissant, le voyage restait morne. « Nos » administrés manifestèrent ouvertement leur désintérêt et leur désapprobation. Une après-midi brumeuse, des odeurs de pot d'échappement envahirent l'intérieur du bus, l'un d'eux cria d'une voix de stentor : « J'étouffe » (Paul, t'en souvient-il ?). Le maître exprima séance tenante son courroux : « Puisque c'est ainsi, nous rentrons directement à l'hôtel ». Cette sentence fut accueillie par un tonnerre d'applaudissements.

Trois principes fondateurs

Je n'appréciai guère cette expédition marquée par le sectarisme et l'autoritarisme, finalement ni positive, ni agréable, et d'une rentabilité douteuse en termes comptables. Au retour à Saint-Cloud je fis valoir à Daniel Roche, François Morand et Jacques Soppelsa que :

Premièrement, nous étions capables d'un discours scientifique aussi solide et plus efficace que celui des mandarins et que nous devions nous libérer d'une tutelle écrasante et sans grand profit intellectuel.

Deuxièmement, les voyages d'études devaient associer à parts égales la géographie et l'histoire, sans préjudice des sorties spécifiquement historiques ou géographiques.

Troisièmement, le travail sérieux pour être efficace et instructif devait rester plaisant et comporter des moments de détente ; qu'il fallait prévoir des journées studieuses, mais chargées sans excès, avec de temps en temps (Saint-Cloud était alors une École de garçons) un match de foot dans un pré ou sur une plage.

Mes collègues et amis eurent l'amabilité de me donner carte blanche et nous partîmes en Bourgogne en décembre 1967 par un froid sensible : ceux qui ont survécu à un commentaire de plus d'une heure devant le tympan de Vézelay s'en souviennent encore, probablement. Par la suite le voyage d'études annuel des historiens et des géographes fut fixé immédiatement après la rentrée. Financé moitié par un crédit de l'École, moitié par les participants, il est demeuré non obligatoire. Il présentait l'avantage de réunir entre elles les différentes promotions et d'établir entre élèves et enseignants une relation suivie. Il fut un moyen essentiel de souder en corps les sections d'histoire et de géographie, à la fois dans le travail, le divertissement et la vie commune. Il comportait en général des parcours en bus, où se forgeait et s'exprimait au mieux l'esprit d'équipe dans des chœurs entonnant à l'unisson un répertoire de chansons classiques – anciennes ou modernes, d'hymnes révolutionnaires et de refrains paillards.

Mai 68 et après

Lors de mon retour, je découvris que sur le plan politique l'École avait beaucoup changé depuis ma sortie. Au temps de la guerre d'Algérie dominait une extrême-gauche, composée du PCF et du PSU, qui côtoyait un noyau socialiste encore important. Cinq ans plus tard, les Comités Vietnam de base, les adeptes du Grand Timonier et les trotskistes avaient relégué les communistes, qualifiés de « révisos », dans un rôle secondaire et les socialistes molletistes (voire defferristes) avaient pratiquement disparu ou demeuraient dans l'ombre. L'activisme des maoïstes, de la LCR, de la FER, et des autres groupes d'ultra-gauche suscitait une effervescence permanente. Les historiens, comme toujours à la pointe des combats idéologiques et politiques, fournissaient de bons contingents aux organisations révolutionnaires. Dans ce contexte survint le printemps de 1968.

Tout commença à Nanterre par une revendication d'ordre sociétal : à la résidence universitaire, les étudiants souhaitaient avoir accès au bâtiment des étudiantes. Mal reçue et mal gérée, cette revendication aboutit aux événements bien connus : une explosion générale, liée à la fois à la prospérité économique, à la fin du poids des guerres coloniales et à un désir de libération comportementale jusque-là contraint. Les cloutiers – inscrits à Nanterre du fait de la carte universitaire - se donnèrent avec allégresse l'illusion de faire la révolution et certains crurent même l'avoir faite, non sans quelques manifestations infantiles, comme celle

de brûler les tickets permettant d'accéder au restaurant de l'École, comme si les bureaux de l'Intendance abritaient les pires suppôts du capitalisme.

Bloqué un mois dans ma résidence provinciale par la grève des cheminots, je ne revins à Saint-Cloud qu'après la mi-juin. Les accords de Grenelle – aujourd'hui référence commune – avaient consacré une avancée sociale majeure, mais aucun soulèvement révolutionnaire n'avait agité la France profonde. Je rappelai aux cloutiers la définition que donnait Albert Mathiez de la révolution : un changement radical de la propriété et des structures politiques. Rien de tel ne s'étant produit, je signalai aux « insurgés » qu'à l'avenir ils seraient obligés de composer avec la réalité. Ce fut le cas pour la plupart. Dans l'immédiat un seul, pour mettre en cohérence ses actes et ses idées, refusa, malgré les objurgations des caïmans, de passer les concours « bourgeois ». Plus tard, ayant expérimenté que les voies de l'histoire ne sont pas aussi rectilignes que la perspective Nevski, il vint, comme auditeur libre, préparer à Saint-Cloud l'agrégation, qu'il passa brillamment.

Le grand jeu de la révolution bouleversa l'année universitaire. L'écrit de l'agrégation se passa dans un Quartier latin hérissé de barricades, mais l'oral fut repoussé à l'automne. Daniel Roche avait payé de sa personne pour protéger les locaux et la bibliothèque de la Sorbonne des excès des « Katangais » et méritait de souffler. Je vins donc en août passer à Saint-Cloud une dizaine de jours avec les agrégatifs pour leur assurer une préparation minimale. Ils composaient un phalanstère studieux et sympathique. Notre labeur fut cependant troublé par l'intervention des chars russes en Tchécoslovaquie : adieu le Printemps de Prague après celui de Paris.

Une équipe

Daniel Roche choisit de quitter l'École pour le CNRS à l'automne de 1969, afin de terminer sa thèse. Jean-Claude Hervé le remplaça, puis, en 1973, Yvon Thébert, spécialiste de l'histoire et de l'archéologie du monde romain, intégra le groupe des caïmans. Le « triumvirat » Hervé-Biget-Thébert a par la suite incarné l'histoire à Saint-Cloud jusqu'en 1987. Il existait entre nous, malgré nos personnalités différentes, un accord et une solidarité sans faille et chacun de nous pouvait être le porte-parole des trois.

Sur des principes définis par Jacques Léonard, qui nous avait conduits à l'agrégation Jean-Claude Hervé et moi-même, et sur des bases établies par Daniel Roche, nous avons progressivement mis au point le mode d'existence et de fonctionnement de la section d'histoire au sein de l'École. Je dois ici rendre à Jean-Claude Hervé un hommage appuyé. Je pense que, du fait de sa discrétion, peu d'élèves ont pris conscience que, si la section, administrativement, ignorait les à-coups et les contretemps, cela était dû à son travail, obscur mais constant, un labeur lourd et absorbant.



« Le Triumvirat » (1984)

Jean-Claude Hervé consacrait, sans rechigner, beaucoup d'énergie à établir et réguler le planning des cours et des conférenciers extérieurs, à veiller au bon état des salles de cours et du matériel d'enseignement, à assurer des liens suivis avec l'administration, à gérer la secrétaire qui nous avait été allouée, tout cela en plus de ses heures d'enseignement. Je veux faire savoir très clairement que sans lui la section d'histoire serait demeurée une structure informelle sans grande efficacité. Il en fut l'architecte et le gestionnaire déterminant. Les élèves et ses collègues lui doivent un très grand merci.

Le tutoiement réciproque créait entre les élèves et les caïmans proximité, confiance, solidarité et complicité. Il signifiait que nous formions une équipe, tournée vers le même horizon : la découverte de l'histoire et, en association avec cet objectif, la réussite à l'agrégation et l'ouverture sur l'avenir.

L'agrégation

Être caïman à l'École, c'était donc avoir l'agrégation pour métier, du moins était-ce ainsi que nous, historiens, concevions notre rôle, le succès au concours constituant le but premier des élèves, quels que fussent leurs projets ultérieurs de carrière.

Une fois connu le programme de l'année suivante, débutait la mise en place du « système agrégatif ». À cet égard, 1968 provoqua la réduction du nombre de questions

soumises à la sagacité des candidats ; mesure illusoire cependant : il n'en résulta aucun allègement réel puisque les jurys successifs s'ingénierent à proposer des sujets de plus en plus vastes, avec des bibliographies délirantes. Cette tendance perverse s'est maintenue jusqu'aujourd'hui (2021) pour le Moyen Âge, avec des questions « européennes » d'une ampleur redoutable. Dans les années 1970, les géographes redoutaient la galaxie médiévale qu'ils devaient aborder en concomitance avec les historiens ; certains postulèrent que je fisse à leur usage des cours condensés. Je dus leur expliquer que leur jury ne faisait pas dans le « digest ». Après avoir médité de la gent géographique, je dois la réhabiliter. En effet, au devoir sur table, commun avec les historiens, ce fut plusieurs fois un géographe qui rendit la meilleure copie.

Le devoir des caïmans était d'assurer qu'entre le 20 octobre et la fin d'avril le programme serait couvert sans aucune lacune. Pour cela, il fallait organiser à l'École un régime de cours analogue à celui des prépas, avec un emploi du temps courant du lundi matin au samedi après-midi, assortis d'exposés oraux et de devoirs écrits. Pour les questions de géographie nous nous entendions avec nos collègues et amis, Jean-Claude Buissette, Gérard Hugonie et Paul Arnould. Pour celles d'histoire, chacun des caïmans donnait un cours ; des conférenciers venus de l'extérieur se voyaient confier le soin de traiter des parties complémentaires du programme ou des points « exotiques » ; Serge Berstein, comme déjà dit, analysait de manière exhaustive la question d'histoire contemporaine ; De plus, les agrégatifs s'arrangeaient pour déléguer un des leurs suivre les cours opératoires à Nanterre ou bien à la Sorbonne. Chacun des scribes livrait ensuite sa copie sur stencils afin qu'elle fut ronéotypée par le service de reprographie de l'École. Une même procédure permettait de reproduire pour tous le compte-rendu des ouvrages et des articles fondamentaux.

La préparation de l'agrégation, avec ses incidences, constituait pour les caïmans une lourde tâche, qui les mobilisait de septembre à juin. Certes nous aurions pu nous défausser sur les agrégatifs eux-mêmes. Quand je fus membre du jury d'écrit de 1973 à 1977, ce qui m'éclaira très positivement sur la manière de fonctionner des correcteurs, un maître prestigieux, issu de la rue d'Ulm, me dit un jour que les agrégatifs devaient être assez malins pour se préparer eux-mêmes et devenir, grâce à cette ascèse, des ténors aptes à se confronter à n'importe quelle épreuve. Je crois qu'il évoquait des époques révolues où les programmes et la bibliographie étaient moins démentiels et où les acquis s'avéraient larges et solides. Notre politique, pragmatique et réaliste, consistait à tout reprendre à la base et à lire articles et livres pour « nos » agrégatifs. Dans la mesure où nous-mêmes avions des difficultés pour dominer une seule question, comment sans expérience particulière auraient-ils pu, seuls, en dominer une dizaine ?

Il nous aurait été possible d'alléger notre charge en constituant un « pool » avec les autres ENS ou bien avec des Universités. Pour le Moyen Âge, un tel syndicat me fut proposé plusieurs fois et j'ai toujours décliné cette offre. D'abord pour ne pas dérouter les agrégatifs. Sur une question particulière, l'unité de pensée et de perspective leur facilitait l'assimilation ; un patchwork d'exposés faits par des auteurs divers aurait forcément abouti à une parcellisation de leur savoir, la synthèse demeurant pour eux une difficulté, sinon une impossibilité, aussi bien à cause de la courte durée de la préparation que de l'importance de

leur charge de travail. En outre, les cours élaborés ailleurs ne pouvaient être transmis que sous une forme écrite. Or rien ne vaut le savoir acquis en « présentiel », par audition directe de l'enseignant, la connivence liée entre lui et ses auditeurs, au fil des semaines, autour de la question concernée, connivence particulièrement bénéfique pour les seconds et d'autant plus facile à établir à Saint-Cloud que les effectifs demeuraient réduits, guère plus de vingt-cinq à trente présents, en y incluant les géographes et les auditeurs libres. Jamais les M.O.O.C. ne remplaceront cet échange positif, ce bain d'histoire, car il leur manque la présence et la chaleur.

Jouait aussi, pour le refus des pools, le problème de la concurrence. Diffuser largement nos cours revenait à priver les cloutiers d'une provende mitonnée à leur usage exclusif. Tout le jeu, en l'occurrence, visait à empêcher les gros chats inquisiteurs du jury de paralyser, puis de croquer, la gente souris agrégative. Pour ma part, je veillais à mettre l'accent sur les thèmes à la mode, les points en discussion et les « introuvables » de la bibliographie, de manière à ce qu'ils fussent connus des agrégatifs aussi bien qu'ils l'étaient des membres du jury. Stratégie payante en général. Je pris un air modeste (mais je m'enflai de satisfaction), quand le médiéviste de service, qui n'était pas un tendre, me dit lors d'une « confession » : « Untel, il a tiré un document difficile, mais il connaissait l'article qui l'éclairait ». Quelques années plus tard, le programme concernait une période relativement obscure, les IX^e et X^e siècles ; le jury passa un cloutier à l'essoreuse. En vain. Ses membres m'avouèrent leur dépit par ces mots : « Il savait tout ». Je fus ravi de leur échec.

Je pense que les historiens de l'École abordaient les épreuves de l'agrégation sans trop d'inquiétudes, sachant qu'ils avaient été préparés à déjouer pièges et traquenards. En tout cas, à de rares exceptions près, ils réussirent le concours, souvent aux meilleures places. Sur ce point, le « challenge » était de ravir, si possible, le « caciquat » à la rue d'Ulm. Je me souviens avec un grand plaisir du jour des résultats de 1969. Conséquence des troubles de l'année précédente, l'oral avait été délocalisé dans un collège proche de la Fontaine Molière. Lors de la proclamation des élus, les cloutiers occupaient une bonne part des dix premières places. Un candidat encore non nommé s'exclama : « Y'en a marre des gens de Saint-Cloud ». Par ailleurs, je conserve comme un trophée la lettre d'un historien d'Ulm demandant à devenir auditeur libre à Saint-Cloud.

La section d'histoire, comme celle de géographie, a toujours accueilli des auditeurs libres, garçons ou filles, pour la préparation de l'agrégation. Dès lors qu'ils avaient accédé à ce statut, ils bénéficiaient des mêmes droits que les élèves, hormis les voyages d'études, pour des motifs d'assurance. La sélection des auditeurs s'effectuait sur dossier. En la matière, mes collègues et moi avons toujours privilégié les compagnes de nos élèves, s'il s'en trouvait ; il nous apparaissait stupide de les contraindre à une préparation séparée alors qu'elles travaillaient sur des programmes identiques. Nous nous efforcions également d'accueillir des étudiants dont le cursus s'avérait méritoire en relation avec leur origine sociale. Nous avons été particulièrement fiers d'avoir compté parmi ces derniers Iba der Thiam, qui avait débuté comme instituteur dans la brousse avec le BEPC et qui, après une année à Saint-Cloud, obtint l'agrégation, avant de devenir directeur de l'ENS de Dakar, puis ministre de l'Éducation du Sénégal.

Le savoir et la carrière

Si la préparation de l'agrégation constituait un travail considérable pour les caïmans, elle a fait de nous des généralistes pointus de nos périodes respectives de spécialité, à même d'avoir une opinion sur n'importe quel problème en discussion. En ce qui me concerne, j'ai enseigné le Moyen Âge du Bas-Empire romain aux Grandes découvertes. Cela m'a permis, ultérieurement, de superviser sans difficulté les volumes consacrés à l'époque médiévale dans l'*Histoire de France* dirigée par Joël Cornette, ainsi que de considérer avec un zeste de commisération des spécialistes du XIII^e ou du XV^e siècle s'affirmant incapables d'évoquer les Mérovingiens ou les temps féodaux. Il est vrai que cette incapacité leur a épargné bien des efforts intellectuels... Personnellement, je suis très reconnaissant aux cloutiers : en lisant et en réfléchissant pour eux, je suis parvenu à bien connaître dix siècles d'histoire et à devenir familier aussi bien de Dagobert que des marchands de Brême et de l'art roman comme de Dante ou Chaucer.

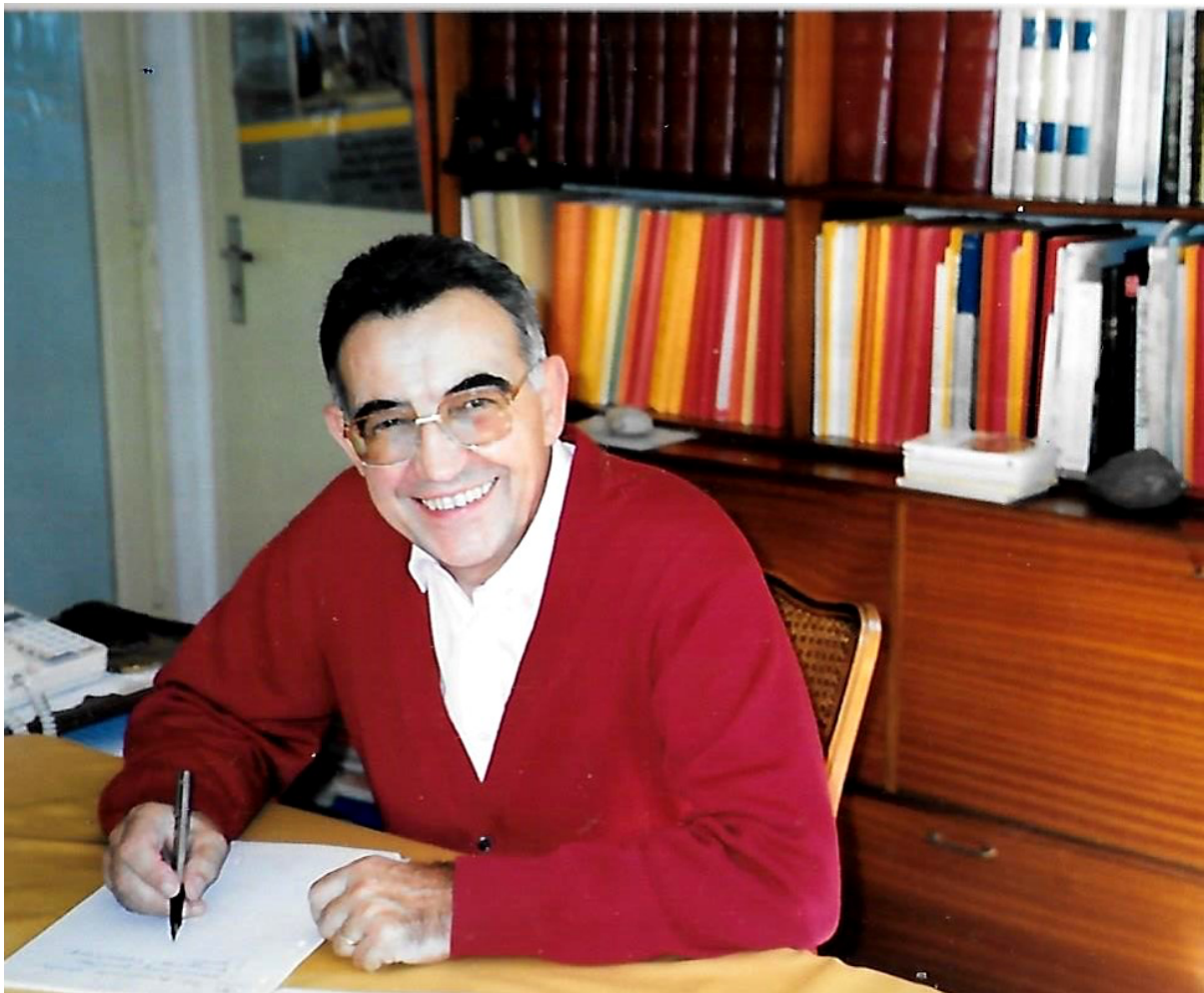
Il est clair, cependant, que l'agrégation a freiné la carrière universitaire des caïmans clodoaldiens, laquelle passait obligatoirement par des travaux originaux de recherche. Si les mandarins nous accordaient une certaine estime pour notre labeur pédagogique, beaucoup déclaraient brutalement que la préparation à l'agrégation se résumait à un bachotage de courte vue, totalement étranger à la recherche « fondamentale ». De telles affirmations en disent long sur la pratique de leurs auteurs, lesquels se bornaient sans doute à compiler des manuels et à infliger à leurs étudiants une triste nourriture. Jamais les caïmans d'histoire de Saint-Cloud n'ont conformé leur enseignement à une telle étroitesse d'esprit. Leur propos était de soumettre à un examen critique les questions au programme pour une mise en perspective débordant les idées reçues et faisant état des recherches en cours. Et, toujours, ils ont voulu échapper à la morne platitude pour exciter l'intellect de leurs auditeurs.

Par exemple, en 1967-1969, puis encore en 1973-1975, on célébrait Charlemagne comme le fondateur d'un État européen. En fait, j'ai constaté et montré aux Cloutiers que cet État n'existait pas et n'était qu'un agrégat de principautés autonomes, réunies par des liens lâches et éphémères. Je crois qu'une préparation à l'agrégation bien menée constitue une excellente introduction à la recherche et apprend à clarifier l'entrecroisement des déterminants sociaux et idéologiques, ainsi qu'à réviser la tradition historiographique et à considérer l'histoire comme un lieu de doutes autant que de certitudes.

Nous souhaitions conserver aux agrégatifs de Saint-Cloud l'exclusivité de nos cours, afin qu'ils en restent les seuls bénéficiaires face à la concurrence. Cependant, des élèves prirent eux-mêmes, en certaines occasions, l'initiative de leur diffusion. Entre autres, mes cours sur les croisades et les États latins d'Orient furent ainsi distribués aussi bien à Boulogne-sur-Mer qu'à Lyon et Toulouse. J'en ai eu vent longtemps après par quelques-uns de leurs utilisateurs. D'autres fuites se produisirent assurément. Sans doute le dommage était-il réduit pour les élèves, car aux notes qu'ils transmettaient manquaient les *a parte*, les commentaires, les informations confidentielles, bref la vie et une part de la substance qui rend la présence aux cours irremplaçable. En revanche, la publicité donnée à ma production agrégative s'avérait néfaste pour moi et quand je l'appris, je l'expliquai à la génération en

place. En effet, de proche en proche, mes cours se répandaient en tache d'huile et je travaillais pour mes collègues des universités qui élaboraient tranquillement leur thèse pendant que je consacrais l'essentiel de mon temps à l'agrég. L'un d'eux m'avoua un jour cyniquement : « Je ne me faisais pas de soucis pour mes étudiants, je savais qu'ils avaient tes cours ».

De manière générale, tous les enseignants littéraires de l'École, dans les années 1970 et suivantes, ont vécu le problème d'une contradiction entre la préparation à l'agrég et leur avancement. Pour ma part, je suis devenu docteur d'État à cinquante-six ans, en 1993, et professeur la même année, grâce à Michel Coquery, alors directeur de Fontenay, qui avait dégagé un poste à mon intention. Yvon Thébert a soutenu sa thèse à cinquante-trois ans et il a hérité de mon poste en 1998, pour mourir prématurément cinq ans plus tard. Jean-Claude Hervé est demeuré maître de conférences.



Le professeur Biget en 1994

Des moyens efficaces

Entre 1966 et 1977 et au-delà, l'École offrait à ses élèves et à leurs enseignants quelques avantages matériels. Modestes, ils n'en étaient pas moins largement supérieurs aux moyens d'enseignement dévolus aux universités (je parle ici pour les littéraires, j'ignore comment les scientifiques jugeaient leur situation).

Sans doute les locaux n'affichaient-ils pas un modernisme outrancier et fallait-il gravir trois étages pour accéder aux salles de cours, distantes d'un bon kilomètre de la résidence. Toutefois, la disjonction des lieux d'enseignement et des lieux d'habitation et de restauration procurait aux élèves un entretien physique salutaire et leur aéraït l'esprit. À l'entrée du Parc, le pavillon de Valois offrait avec noblesse, et selon la formule consacrée « le palais des rois aux enfants de la République ». Proche des salles de cours, le bureau des caïmans se confondait avec la B.A.H. (Bibliothèque de l'Agrégation d'Histoire), où l'on rangeait, avec les grandes collections de manuels et certaines revues, les ouvrages concernant le programme en cours, de sorte que les agrégatifs pussent avoir facilement accès aux livres qui leur étaient nécessaires.

Ce système, commode et positif, existait également en géographie. Toutefois, en 1966-67, la zizanie se glissa chez les géographes, divisés en deux clans antagonistes. Les uns et les autres déchiraient dans les revues les articles intéressants pour les soustraire au parti opposé. Je fus trop tardivement informé de la situation pour empêcher l'irréversible, mais quand j'en pris connaissance je fus horrifié par cette conduite ignoble, totalement contraire à la solidarité traditionnelle des cloutiers. Henri Canac, mis au courant, jugea lui-même insupportable un tel comportement. À la rentrée suivante je déclarai péremptoirement que s'il se reproduisait je demanderais à l'administration une sanction exemplaire. Il ne semble jamais s'être répété, ni en histoire, ni en géographie.

Toutefois, au début des années 1970, nous découvrîmes un matin que la B.A.H. avait été pillée. Des volumes des collections les plus coûteuses avaient disparu. Nous, caïmans n'avons pas su quel(s) étai(en)t le(s) coupable(s) [N.B. : Je m'essaie tant bien que mal à une variété d'écriture inclusive]. Nous y avons vu un fâcheux détournement des idéaux de 1968 : quelqu'un s'était permis une « reprise individuelle » contre les bourgeois nantis. Il est à craindre qu'un historien ait commis ce larcin, bien que je n'ose pas le croire. Quoi qu'il en ait été, ce genre d'incident ne s'est pas renouvelé par la suite. Malgré ces péripéties, la bibliothèque de Saint-Cloud, bien que moins riche que celle de la rue d'Ulm et ne disposant que de crédits modiques pour de nouveaux achats, constituait un bon instrument de travail, possédant l'essentiel des ouvrages importants et des revues indispensables.

Au fil des ans, du reste, des améliorations se sont produites. En 1966, je me souviens avoir découvert, non sans un certain effarement, que, pour reproduire une carte que j'avais esquissée au tableau, les agrégatifs n'étaient pas plus véloces que des Sixièmes. Pour gagner du temps pendant les cours, il fallait préparer sur stencils tous les documents. Le passage éphémère à l'École, en qualité de directeur adjoint, de Pierre Goubert, prestigieux ancien, valut à la section d'histoire une secrétaire commune avec la géographie. Grâce à son aide et à celle du service central de reprographie, il devint aisé de produire et de distribuer la documentation utile. Ultérieurement, dans les années 1970, les vieilles ronéos ont cédé le pas aux photocopieurs, d'un usage bien plus souple.

Partage et confiance

Je crois que mes collègues du « triumvirat » et moi-même formions avec les élèves historiens et géographes, une équipe fortement soudée par le partage et la confiance. Sans doute quelques individualistes ont-ils pu trouver notre « système » trop directif, voire oppressif ; sans doute, de temps à autre, les caïmans devaient-ils rappeler vigoureusement les objectifs à respecter et les conduites à tenir, ce qui pouvait sembler intrusif. Après un discours un peu « musclé » de ma part, je découvris sur une table de la salle 304 l'inscription suivante : « Biget, Bigeard, même combat ». J'y vis une forme d'humour plus qu'une déclaration hostile. Cela n'altéra en rien les liens qui m'unissaient aux élèves du moment. Notre connivence était à la fois celle de compagnons d'armes et celle d'une communauté intellectuelle, où les enseignants jouaient le rôle d'aînés, initiés mais solidaires avec leurs cadets. Dans cette fraternité virile, on s'appelait par le nom de famille. La mixité du concours et de l'École, voulue par Madame Giroud et instaurée en 1981, modifia cette habitude. Il semblait brutal et incivil d'interpeller les filles par leur patronyme et malvenu également de les désigner froidement par un « Mademoiselle X, Y ou Z » compassé, en opposition avec le tutoiement de rigueur. Alors s'imposa l'usage des prénoms qui s'étendit aux garçons et aux enseignants. Plus de Thébert, d'Hervé, ni de Biget, mais Yvon, Jean-Claude et Jean-Louis, avec un soupçon d'affectivité plus marquée que dans les temps antérieurs.



Yvon Thébert et Jean-Claude Hervé (1982)

La préparation des agrégatifs ne se limitait pas au *coaching* intellectuel, elle requérait en outre un soutien moral. Au mois de février, quand se prolongeait le tunnel des jours gris et froids et que se rapprochait l'échéance du concours, le doute saisissait les jeunes historiens. Dans la mesure où, contre espèces ni sonnantes ni trébuchantes, je logeais à la résidence un ou deux soirs par semaine, je pouvais sonder les reins et les cœurs et rassurer chacun par de bonnes paroles, persuadant celui-ci d'une concurrence moins vive à l'agrégation que pour l'entrée à l'École, signalant à celui-là que, parmi les cloutiers agrégés de l'année précédente, bien connus de lui, ne figurait aucun superman. Cette action psychologique s'exerçait en général de manière informelle, lors de conversations vespérales dans les thurnes, ou bien au cours du petit déjeuner ou des autres repas, voire en ville devant un pot. Il n'était pas trop difficile de relever « le moral des troupes », car les historiens possédaient pour la plupart un esprit logique et rationnel, ouvert au concret.

Longtemps, mes collègues et moi-même avons aussi partagé avec « nos » agrégatifs la journée stressante des résultats. Le récolement de la B.A.H. distrayait leur pensée, puis nous nous rendions en corps ouïr le verdict proclamé par le président du jury. Parfois, de bons contacts avec un ou plusieurs membres de ce dernier nous permettaient de connaître quelques heures à l'avance la liste des reçus et de juguler ainsi l'angoisse de nos candidats.

Malgré notre système bien rôdé, il nous fallut parfois enregistrer des échecs ; des accidents de parcours réparés l'année suivante, mais aussi la sortie de quelques élèves avec le seul CAPES. Plus grave, des historiens et des géographes, en petit nombre heureusement, furent frappés, pour des raisons impossibles à déterminer et à contrebalancer, par des troubles psychologiques importants. Enfin, nous eûmes à déplorer le suicide, pour des motifs sentimentaux, de deux garçons brillants, qui semblaient promis à un bel avenir.

Voyages encore

J'en reviens, avec plus de plaisir, aux voyages d'études, pour lesquels, outre le côté scientifique, nous organisions alors les transports, ainsi que les repas et l'hébergement, ce qui n'était pas simple et prêtait quelquefois le flanc à la critique. En 1969, et en Auvergne, des contestataires exigèrent de négocier eux-mêmes avec les restaurants pour mieux faire bombance ; l'exercice leur parut si difficile qu'ils renoncèrent très vite et nous rendirent cette charge.

Les voyages de rentrée se déroulèrent d'abord en France : en Bourgogne (1967), puis dans l'Occitanie toulousaine (1968), l'Auvergne (1969), l'Anjou, le Poitou et la Saintonge (1970). Cependant, « nos » élèves, habitués à parcourir le monde jusqu'à Katmandou, souhaitèrent rapidement étendre leurs découvertes hors de l'hexagone. Nous partîmes pour la Toscane en 1971. Pise, Florence, Sienne, puis au retour Ravenne figuraient dans un programme étoffé. Naturellement, celui qui avait le premier émis l'hypothèse de ce « tour » culturel s'abstint de venir... De plus, dans les années postérieures à 1968, l'austérité prolétarienne semblait de rigueur à certains. L'un d'eux postula de renoncer au confort bourgeois pour loger dans les auberges de jeunesse ; il est notable qu'il ne fut pas non plus

des participants... Malheureusement, l'opinion générale des élèves fut de suivre son conseil. En conséquence nous logeâmes à l'auberge de jeunesse de Fiesole. Elle proposait un confort rustique et une chère assez maigre. De surcroît, elle se localisait fort loin du centre de Florence, ce qui interdisait les déambulations nocturnes dans la ville des Médicis. Enfin, dans un souci d'économie nettement affirmé, les ampoules diffusaient une clarté parcimonieuse et il n'existait de lumière un peu vive que dans les toilettes. Or la tâche incombant à Jean-Claude Hervé et à moi-même était immense du fait de la richesse des lieux visités ; nous étions donc chaque soir contraints de nous établir dans le vestibule des « commodités », afin de revoir avec aisance (c'est le mot !) nos fiches pour le lendemain. Cette situation provoqua l'ironie et les rires des cloutiers qui, tous, défilaient dans ce passage obligé.

Je me rappelle quelques faits saillants survenus lors d'autres voyages. Notamment un pastiche des procès de Moscou intenté collectivement à Roland Pourtier lors d'une soirée dans un hôtel de Moissac, au prétexte qu'en solitaire et clandestinement il s'était rendu à la Poste déposer un message (secret, bien évidemment). Le lendemain, alors que je commentais le décor extraordinaire du porche de l'abbatiale, Daniel Roche me fit passer auprès des badauds attirés par notre groupe pour le *Padre Bigetto*, tout spécialement venu du Saint-Siège. Une autre fois, en Saintonge, dans une église romane, un membre futur du corps diplomatique, qui s'était procuré je ne sais où un slip féminin, monta en chaire pour un sermon approprié. Las ! surgit le curé de la paroisse. Un tala se dévoua pour lui expliquer qu'il fallait absoudre des étudiants ne pouvant raison garder à cause du surmenage auquel ils étaient soumis. Il ne convient pas de croire pour autant que les voyages de rentrée manquaient de sérieux. Ils comportaient des journées bien remplies, avec analyse approfondie de sites géographiques et présentation détaillée de monuments, et parfois des départs dès sept heures du matin.



Un PQ à Tomar 1979

En 1972 nous revînmes en Occitanie et en Bourgogne en 1973, répétition qui soulageait l'astreinte pesant sur les enseignants, mais la pression « populaire », liée à des tropismes méridionaux et méditerranéens, nos entraîna en Dalmatie et à Venise en 1974, en Sicile en 1976, en Catalogne en 1977, puis à Rome en 1978 et au Portugal en 1979. Pour rompre cet enchaînement, Vienne (Autriche) nous accueillit en 1975.

Une seule fois, à Barcelone, nous eûmes recours à un conférencier local pour nous présenter la ville. Cet essai ne fut pas concluant et le lendemain, du haut de Montjuich, dans un exposé impromptu de vingt minutes, Gérard Hugonie nous en apprit bien davantage. Nous restâmes ensuite fidèles à notre mode de fonctionnement en circuit fermé : il revenait aux caïmans, quelle que fût la charge induite, d'animer les voyages d'études.



Biget et Hervé, Sicile (1976)

Je crois que ces expéditions procuraient aux jeunes cloutiers l'expérience concrète de la réalité historique et géographique, les aidant à comprendre comment un paysage, apparemment sans logique s'avère en fait rationnel, comment un monument procède d'un faisceau de facteurs techniques, économiques, politiques et sociaux, comment la matérialité sensible des lieux est le fruit d'une activité humaine et d'une histoire globales. Cet

enseignement au grand large, pour nos historiens, dépassait naturellement, sans toutefois l'ignorer, la description des formes dans laquelle se complaît l'histoire de l'art, trop souvent confinée à une esthétique sans profondeur. Elle voulait établir un dialogue avec les sciences sociales pour tendre à une lecture exacte des réalités. Pour les élèves de première année, c'était une forme d'initiation, ainsi que l'a exprimé avec justesse Patrick Boucheron, désormais professeur au Collège de France : « C'était le moyen qu'avaient trouvé nos maîtres pour faire sortir le nez de leurs livres à d'anciens khâgneux, les libérer de leurs tours de main et de leurs facilités, décaper le vernis des suffisances scolaires à l'émeri du réel, et aussi les initier à l'incertitude [...] d'un métier qu'il fallait commencer à leur apprendre : l'histoire » (*Faire profession d'historien*, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 67). Pour les élèves des promotions antérieures, c'était l'enrichissement des expériences acquises. Ces moments de pédagogie active, incarnée, ouverte et démonstrative, correspondaient, de mon point de vue, à ce que l'École pouvait offrir de mieux à ses élèves, en même temps qu'à l'affirmation d'une collectivité des historiens et des géographes.



Yvon Thébert et Jean-Louis Biget à Tomar (Portugal) 1979

J'espère que jamais les élèves n'ont regretté l'investissement financier que ces voyages représentaient pour eux et je pense qu'il aurait été légitime que les crédits publics à cette fin – non négligeables déjà – eussent été accrus de manière significative. Du reste, quand plus tard la Cour des comptes a demandé un rapport scientifique justifiant chaque voyage d'études, elle a apparemment jugé que l'argent de l'État avait été bien dépensé, encore ces rapports n'évoquaient-ils pas les fonctions pédagogiques et la dynamique de groupe que je viens de rappeler. Je crois que ces voyages permettaient à tous de comprendre que le travail des historiens et des géographes n'est ni un fardeau, ni une corvée, mais une découverte, un plaisir et un accomplissement. Placés à la rentrée universitaire, ils contribuaient à préparer une année fructueuse.



Daniel Pabion (1969), Jean-Louis Biget (1957), Jean-Louis Tissier (1968) juin 1993

Un passeur heureux

Les années 1966-1980 forment un tout. J'ai été détaché au CNRS de 1978 à 1981, mais je suis resté assez largement présent à Saint-Cloud, sans donner de cours toutefois. Ensuite, l'École a connu des mutations importantes que j'évoque en quelques mots. En 1981, elle est devenue mixte, puis en 1987 les littéraires ont été regroupés à Fontenay. À cette époque, à l'instigation de Francis Dubus, les caïmans d'histoire ont créé et animé un Centre d'histoire urbaine, qui proposait une initiation à la recherche, et qui, parallèlement a organisé des colloques et publié plusieurs livres. Le « système agrégatif » et les voyages d'études se sont perpétués dans un même esprit jusqu'au départ de l'École à Lyon.

Il me plaît de le dire avec force en terminant : dès mes premières années d'enseignement à Saint-Cloud, j'ai exercé avec enthousiasme mon métier de « passeur », devant un parterre exceptionnel, exigeant, mais bienveillant, auquel m'ont uni des liens de camaraderie et d'amitié. J'ai aimé me confronter aux programmes d'agrég et faire découvrir le Moyen Âge aux Cloutiers. Dans un milieu sympathique et porteur, j'ai vécu avec bonheur un épanouissement intellectuel. Certains élèves sont devenus mes collègues ; j'ai cité Yvon Thébert, il faut lui adjoindre Jean-Claude Buissette, Paul Arnould, Gérard Hugonie et Jean-Louis Chaléard, ainsi qu'au Centre Audio-Visuel Jean-Louis Tissier et Jean-Noël Luc. J'ai suivi avec attention, de près ou de loin la carrière des autres, me réjouissant d'en voir certains occuper des postes importants dans les plus hautes instances de la République ou du monde universitaire. J'ai pris plaisir et intérêt à connaître leur action ou bien à lire leurs œuvres. Je veux citer ici Jean-Michel Gaillard, malheureusement disparu, qui tenta d'acclimater l'histoire sérieuse à Antenne 2, dont il fut le directeur. Je pourrais en nommer beaucoup d'autres, qu'ils veuillent bien me pardonner de ne pas le faire, je ne les oublie pas.

Je demeure en relation avec un grand nombre des historiens et géographes qui sont passés par Saint-Cloud depuis 1963. Quand nous nous rencontrons, nous nous retrouvons de plain-pied, dans une conversation franche et joyeuse, comme si nous nous étions séparés la veille. À ceux-là et à tous ceux que j'ai connus, j'exprime ma reconnaissance et mon très cordial souvenir



Jean-Louis Biget, Albi, septembre 2021

Jean-Louis BIGET

Né le 26 mai 1937

PARCOURS

Lycée de garçons de Poitiers, de la 6^e à la khâgne (1947-1956) - Lycée Henri IV, Paris, Classe de préparation à l'ÉNS. Saint-Cloud (1956-1957) - Élève de l'ÉNS. de Saint-Cloud, (1957 à 1961) - Professeur au lycée de garçons de Bergerac (1961-62) - Service militaire (1962-63) - Professeur au lycée Berthelot, Toulouse (1963-1966) - Assistant (1966), Maître-Assistant (1974), Maître de Conférences (1987), Professeur (1993) à l'ENS de Saint-Cloud (1966-1987) puis Fontenay/Saint-Cloud (1987-1997)- Doctorat d'État : *Albi et l'Albigeois (V^e-XV^e siècle)*, Université de Toulouse-Le Mirail, 1993 [directeur : Philippe Wolff].

TRAVAUX

Sainte-Cécile d'Albi. Les peintures. Photographies de Michel Escourbiac, Toulouse, 1994 - *Sainte-Cécile d'Albi. Sculptures.* Photographies de Michel Escourbiac, 1997. *Voir et comprendre Sainte-Cécile d'Albi*, Toulouse, Odyssee, 1998 (photos Escourbiac) – Édition anglaise, *Albi. The cathedral of Saint Cecilia. Seing and understanding*, 2007 - *Hérésie et inquisition dans le Midi de la France*, « Les médiévistes français » 8, Picard, Paris, 2007. Prix Georges Goyau de l'Académie Française 2008 - *1509-2009. Sainte-Cécile d'Albi. 500^e anniversaire des peintures de la voûte.* Photographies de Michel Escourbiac, 2009 - *Église, dissidences et société dans l'Occitanie médiévale*, 1001 p., CIHAM, Lyon, 2020. Prix du Concours des Antiquités de la France, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2021.

En collaboration

Histoire d'Albi, Toulouse, 1983, direction du volume et contribution (pp. 33-157) - "Étapes. Une intégration dans l'espace français" (Aperçus de l'histoire médiévale des pays du Tarn), Toulouse, 1990, dans *Le Tarn : mémoire de l'eau, mémoire des hommes - Le livre de l'échelle de Mahomet*, Collection "Lettres gothiques", Livre de poche, Hachette, 1991 - *Histoire de Castres, Mazamet, la Montagne*, Toulouse, 1992, pp. 39-118 - *L'histoire par les sources. La France médiévale*, t. I, V^e-XII^es., coll. Les Fondamentaux, Hachette, 1998, réédit. 1999, 160 p.- t. II, XIII^e-XV^e siècle, 2000 (en collaboration avec Patrick Boucheron). *Albi et l'Albigeois au Moyen-Âge*, 2 vol., 1200 pages, Archives et Patrimoine, 2022.

C.D.

Coll. "L'histoire racontée", De vive voix, Paris : *Les cathares*, 2001 - *La grande Peste Noire*, 2001- *L'Inquisition au Moyen Âge*, 2005.

Série télévision

Co-auteur pour Antenne 2 (avec Georgette Elgey et Antoine Léonard-Maestratti) de 6 émissions télévisées, diffusées en 1990-1991. Titre général de la série : *Empreintes*

Le pouvoir et l'eau (Rome - Sienna - Bruges - Grenade) - Le pouvoir et la pierre (Versailles) - Allemagne, Allemandes - Le pouvoir et son décor (meubles et miroiterie du XV^e au XVIII^e siècle) - Le pouvoir et les murs (murs et fortifications dans l'histoire) - Le temps des épidémies (pestes et épidémies dans l'histoire).

Divers

175 articles et brochures (liste in Wikipedia).